

Le ciel est si peint que je ne le regarde pas

Cette phrase est-elle provocatrice ? Est-elle délirante ? Elle ne veut peut-être rien dire. Quand j' ai écrit cette phrase-poème dans mon petit atelier, elle me garantissait l' usage des altitudes et des profondeurs d' un dessein . Cette phrase-poème donc, fut écrite dans une pièce aux murs bleutés et au sol vert. Cette pièce, atelier et chambre, délogée de la rue ensoleillée par un long couloir et une courrette contenait le spirituel d' une caverne à deux fenêtres, privée du contact avec le ciel. Je ne pouvais voir le ciel, et il était à l' intérieur, autour de moi, à cet étage, au vingtième siècle, dans le Midi.

Récemment, j' ai retrouvé la feuille du poème tapée à la machine à écrire, le jeudi 21 décembre 1995. *Le ciel est si peint que je ne le regarde pas* est remonté dans mes mains et l' idée de lui faire jouer le rôle d' un titre d' exposition. Cette exposition porte un nom poème. Une exposition qui est une mise au dehors des images avec un titre intérieur.

Une exposition d' images. De dessins bleus. De dessins qui font parler les lieux du bleu. De dessins qui parlent de fictions, de cristallisations, de parois, d' atlas, de collections d' espaces, de géométries. Une constellation de dessins.

Des documents comme la photographie de l' auteur du Bleu du ciel, en visite durant l' hiver 53 / 54, assis en costume sur la pierre, qui ausculte la voûte de la grotte de Lascaux et l' aviateur Louis Paulhan, gelé dans son avion de toile, à 1209 mètres d' altitude au meeting de 1910 à Los Angeles.

L' idée, pour accompagner l' exposition d' images, d' un journal bleu qui recueillerait des présences. Des documents importants à mes yeux, qui m' aident à construire mes dessins : des reproductions de dessins présents dans l' exposition et un texte pluriel.

Éditer un Labyrinthe bleu où les images et le texte soient dans un espace entre les mains.

J' écris alors à treize auteurs et je leur demande un texte, un texte dont la condition d' écriture est d' être court et de répondre si possible au titre d' une exposition future . J' écris à Montpellier, à Paris, à Coursan, à Lyon, à Sète, à Nice, à Ollioules. J' écris à Madeleine Aktypi, à Jacques Serena à Gwilherm Perthuis à Emilie Dezeuze à Philippe Saulle à Françoise Lonardonni à Paul Sztulman à Jean-Claude Hauc à Céline Lubac à Daniel Bégard à Marie-Laure Hurault à Bruno Carbonnet à Cyrille Noirjean.

Ces treize textes que je reçois entre janvier et mai 2014, forment maintenant une expérience, un continuum pour le journal bleu, un grand texte à ramifications qui circule entre les images, de feuille en feuille.

Frédéric Khodja



Le journal que vous prenez dans vos mains est édité par Françoise Besson, imprimé par Laurent Bouché et imaginé graphiquement par Félicité Landrison. Félicité a réalisé également l' invitation à l' exposition comme une feuille qui se sépare du journal.

Les encadrements des grands dessins et des géométries fictions à géométries variables, ont été réalisés avec une attention talentueuse par Thierry Bounan et l' atelier d' Autour de l' image à Lyon. Le samedi du vernissage, Bruno Carbonnet chante et lit en désordre

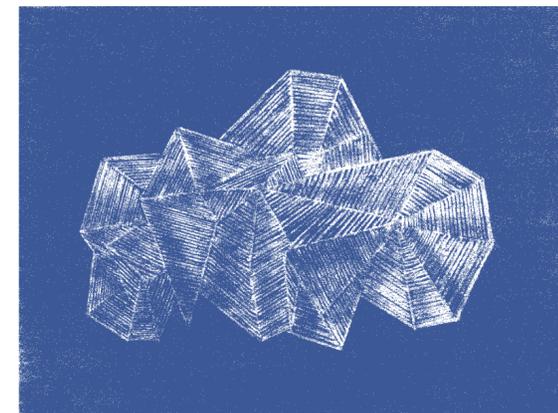
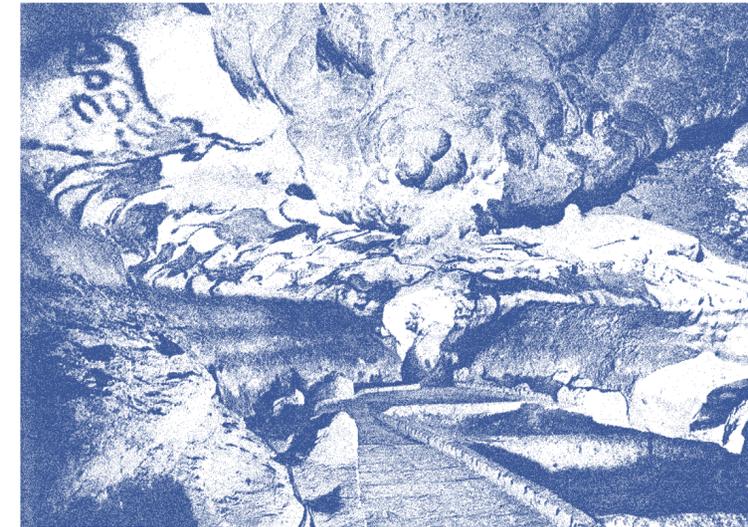
(accompagné par les musiciens Igor Keltchewsky et Xavier Pettegola) le journal bleu depuis la plateforme en face de la galerie, devant la porte de Pierre Autin-Grenier (1947-2014).

- Dis, la vois-tu, cette découpe dans le ciel ?
- Je ne peux pas la voir, je détourne les yeux. Alors je ne vois plus ce ciel, je ne vois plus ce bleu.

Le visage confiant, la main assurée, il se penche longtemps et le dessin se cherche. Ailleurs il s' avance, il sera là dans un instant, déposé sur la table. Mais il vibre ? Ce sont les couleurs, les parois de lumière. Regardez, ne dirait-on pas qu'elles s' observent ? Cela et rien encore. Le dessin est maintenant terminé, les traits sont fixés mais ils bougent, les formes s' animent et bruissent. Comme des reflets ? Comme une transparence, et nos yeux étonnés se perdent, ne sachant plus où ni comment regarder ; comme une danse, et nos yeux dérivent stupéfaits. Cela et plus encore, écoutez, là, sur le papier vient le grain d' une voix, le dessin se lève et debout il murmure. Tout bas mais en grand format.



À moi, le ciel. Éclaboussé de poussière stellaire, fourmillant d' astres, d' archipels lumineux. La voûte se creuse et vibre. Miroir sans tain, part céleste de l' obscur. Je m' invagine en origine du monde. Laisse couir mes glaires, mes pertes et mes humeurs. Je vais nue jusqu' au gouffre sans fond, parmi les trous noirs que tout le sang du monde ne parviendra jamais à emplir. La peinture comme écran. Comme horizon et comme abyme. Pénombre de l' atelier. La dernière œuvre est aussi la première. Les plis cachés de mon corps. Il peint pour s' être emparé du secret. Il a réussi à tuer en lui le vieil homme. Je suis celle qui commande aux soleils de sa folie. Je ne jouis jamais aussi intensément que lorsque la mort me convoite. Mes seins gonflés de désir. Il pénètre mon corps comme un voleur et me ravage. Je m' ouvre sous son poids. Il s' enfonce davantage et je hurle. Larmes et agonie. L' univers comme une toile au travers de laquelle apparaissent les béances d' un ailleurs étincelant.



Un présumé antique. Hallali.
Mains colorées à travers les fanons
de la baleine. Paumes enroulées.
Préhistoire ce qui signifie du Rouge
du Vert du Blanc et du Noir.
Striures du dernier match.
Présumés de la Caverne à tra-
vers les fils dentelés. Crachats.

Le peuple
peut attendre
bordé de sa folie
je ne m'y piquerai pas

Je suis né au fin fond des baraquements,
Là où la lumière croupit entre deux phrases,
Là où les affiches se décollent des murs.
Les chiens les lèchent tous les jours.

Le peuple
peut attendre
bordé de sa folie
je ne m'y piquerai pas

Je suis né avec ces phrases enfouies qui en
crient d'autres aujourd'hui, Minuit la trêve.
D'une phrase à l'autre l'en-
nuï chien des bêtises, j'en rêve.

Le peuple
peut attendre
bordé de sa folie
je ne m'y piquerai pas

Ma mère est un sale flic, ma
grand-mère un chic type.
Mon grand-père est un chien. Le sot.
Mon vrai père est mort avec une couronne
d'épines sur la tête et les doigts arrachés
par la souffrance, la nôtre malenten-
dants. Bien sûr eh, qu'est-ce que tu crois
? Que tu es seul sur la planète ? Bleue.

Le peuple
peut attendre
bordé de sa folie
je ne m'y piquerai pas

Je voulais dire le désir des draps
mouillés sous les paupières pliées.
Du dégel.
Mais tu ne m'écoutes pas. Il y a trop de
bruit au-dehors. Trop de ruissellements.
J'attends. J'attends que tu
m'embrasses : « Please »

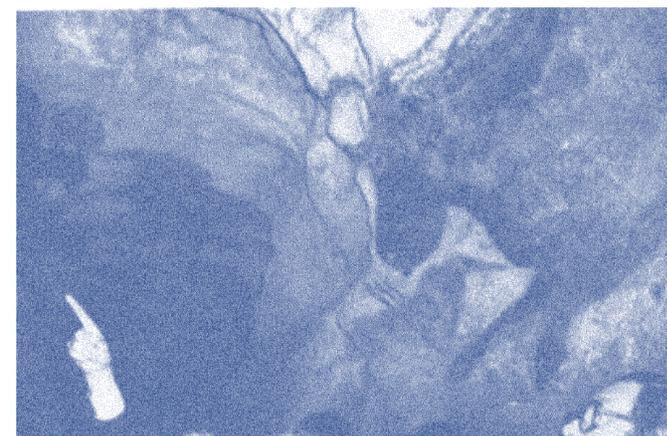
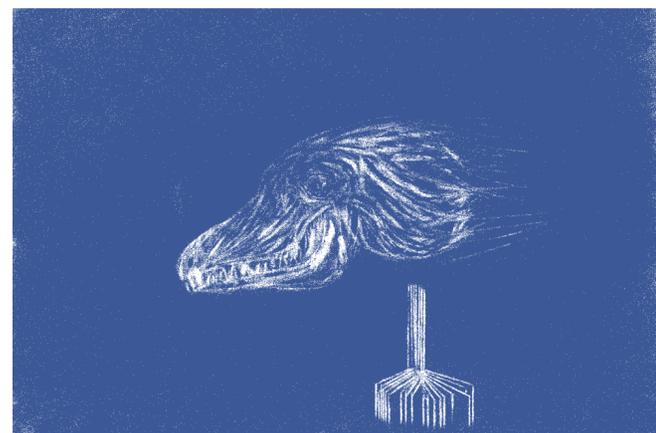
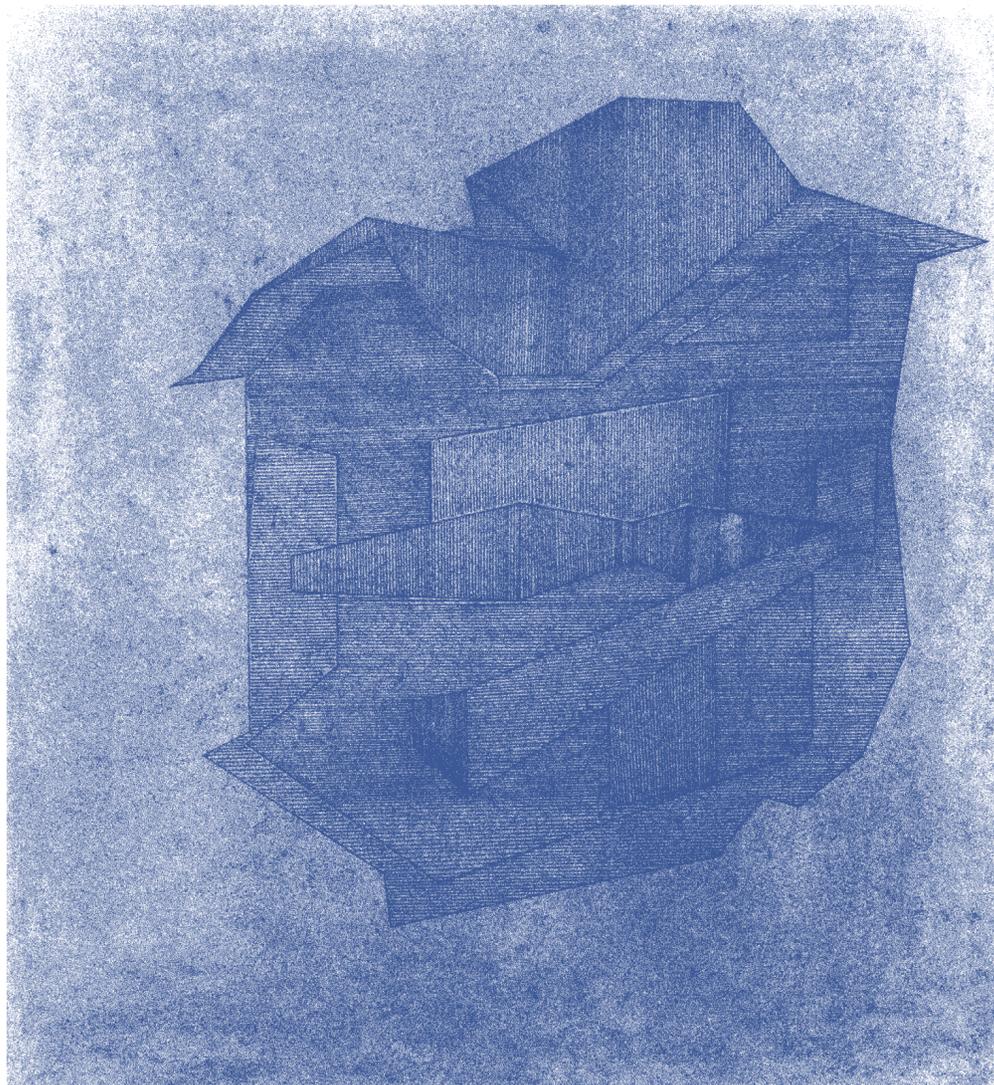
Le peuple
peut attendre
bordé de sa folie
je ne m'y piquerai pas

Mais tu ne fais rien. Tu attends toi
aussi fils de Dieu l'élosion. Ciel !
Le scalpel qui te fera retrou-
ver tes esprits, la tête émasculée.
Tu n'as plus de sexe car tu ne sens plus
rien. Il n'y a plus d'odeur. La brume.

Le peuple
peut attendre
bordé de sa folie
je ne m'y piquerai pas

Pardon aux jumelles. Elles partagent le même
sandwich et lisent une carte postale Yvon.
L'anniversaire de l'une est la nais-
sance de l'autre. Pardon. « Apologies »
Bûches posées sur la nappe blanche. Visses,
entretoises, falaises. Pardon... Pardon !
Là, regarde, il te reste
quelques sous sur le comptoir.

Le peuple
peut attendre
bordé de sa folie
je ne m'y piquerai pas





1159. - L'Avroplane Godard dans'un de ses vols en hauteur. Construite par les frères Yvelin. Composée d'une cellule centrale à 4 hélices propulsées par un seul moteur, elle est munie d'un ponton. Les deux moteurs sont alimentés de 2000 litres d'essence par un système de 4000 litres de réservoirs. Elle a été construite dans le jardin de la maison de la rue de la Harpe, à Paris. Elle a été construite par les frères Yvelin, qui ont été les premiers à utiliser le moteur à explosion dans un avion. Elle a été construite en 1859, et a été utilisée pour des vols de haute altitude. Elle a été construite par les frères Yvelin, qui ont été les premiers à utiliser le moteur à explosion dans un avion. Elle a été construite en 1859, et a été utilisée pour des vols de haute altitude.

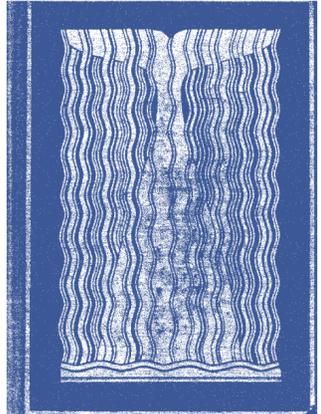
[...] « Pour quelle jarre nébuleuse ? lui répond poliment le clown étoilé. Sans préention quelconque, je noie le rouge pâle, le carmin et sa pourpre. Quel jour néfaste lui ? reprend, pâle, le clown. Et si pour quelque joie noctambule le rustre pinceau laissait croître et servait plus que je ne le réclame...



Puisse le couteau étirer sa perfide quenotte - je ne la retrouverais plus. » Le cadavre exquis se permet, quoique joyeusement noir, la réponse parfaite, liant crédulité et sincérité : « Pour quelle joyeuse noyade, le rôle premier, le cri étouffé se peignent quand jours, nuits, langueurs, rôles prennent le cou et suffoquent, préparent quelques jeux nocturnes librement rythmés, précis, louant cultes et sévices ? » « Pour quelles joies nouvelles ? » lui rétorque préci-



pitamment le clown. « Eh, sot ! pour quelque jet noir, langoureux ! Rien pour la couleur éclatante, si pigmentée que je ne la respire plus. Laissez cet étourdissement soudain pinceaux querelleurs, joueurs, ne lissez rien plus. Le ciel est si [...]

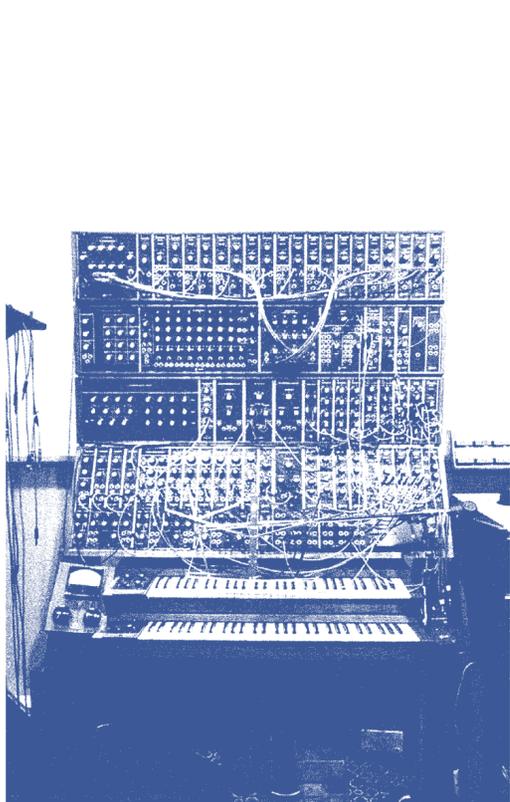
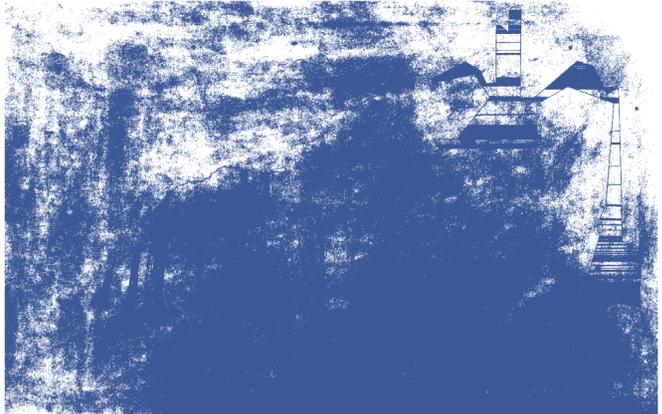
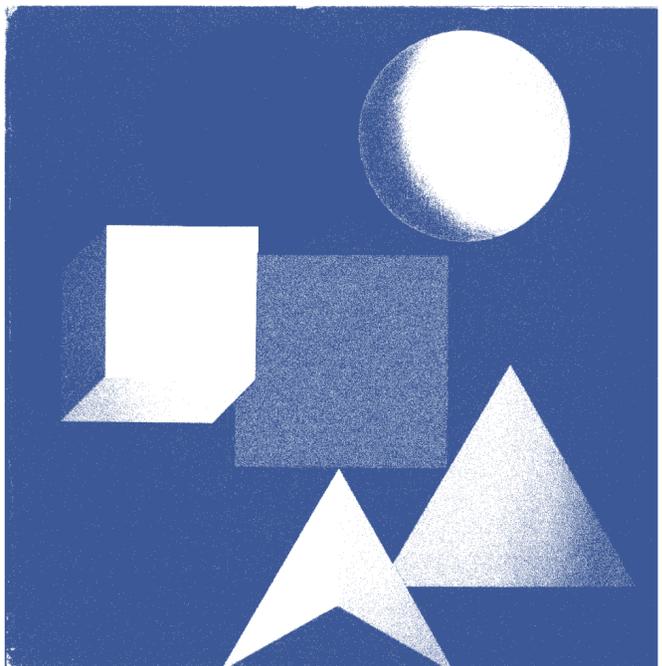


Il métamorphose l'image, la transporte en un tout autre lieu, l'enchâsse dans le langage. Pour exister dans l'énonciation, elle doit mourir au visible, s'absenter momentanément de notre regard. Écrire l'image. Bien qu'elle atteigne directement le regard, elle comporte le plus souvent un accompagnement textuel. Écrire l'image, c'est son oxymore.

Percer les secrets du ciel et peindre l'insaisissable

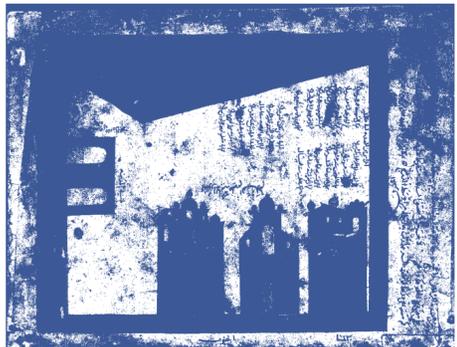


La couleur du ciel dépend de l'atmosphère qui diffuse la lumière et particulièrement l'onde bleue. Le ciel serait donc bleu... Mais le bleu n'a pas toujours bonne réputation. Diurne, il est céleste (céruleum) ou venu d'au-delà des mers (ultramarino) comme un murmure d'amour (indigo). Nocturne, le bleu est menaçant ou associé à l'ennemi (pastel). Parfois il repousse le diable (turquoise) et accompagne les morts (azurite). Le ciel est alors tour à tour séduisant, troublant, indistinct, hors norme et perturbateur. Il dissout les contours, sépare tous les bleus, les célestes comme les terrestres.

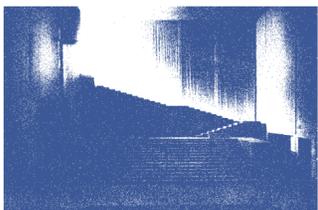


Les rues étaient longues. C'était une période d'enfance grise et floue comme elles le sont toutes, avec des logiques non chronologiques. On était hébergé alors par une espèce d'oncle qui nous emmenait le soir avec lui. On passait devant un stand où une fille déguisée en sirène avec une perruque était tranquillement allongée sur une planche à bascule. Elle souriait. L'oncle jetait des balles sur une cible qui déclenchait le basculement de la planche. Il réussissait de temps en temps à faire plonger la fille déguisée en sirène dans le bassin transparent au-dessous d'elle. Alors elle devait se hisser à nouveau péniblement sur la planche. Puis elle regardait l'oncle, longtemps, avec une infinie patience. On voulait s'en aller mais il fallait rester avec l'espèce d'oncle. Alors on restait là devant le manège jusqu'à tard dans la soirée. Pour tuer le temps, on essayait de regarder en l'air, le ciel, les nuages, mais plus moyen d'y voir quoi que ce soit depuis longtemps. On revenait à la fille sur sa planche. On se souvenait du jeu qui consistait à la fixer assez longtemps pour qu'elle devienne une sirène en vrai. Au bout d'un moment on adorait son corps et on savait que toutes les filles de la ville avaient exactement ce même corps. Mais il fallait ne penser à rien pour que notre esprit maintienne sur la planche le corps de la sirène. C'était comme remonter à la source des filles, à la source de notre regard sans pensée. Quand on y arrivait bien, elle nous souriait. Enfin, le manège fermait et on rentrait à la maison avec l'espèce d'oncle. On reprenait les longues rues. Durant tout le retour, on repensait très fort à la fille-sirène. À son corps. À son regard. Son sourire. Puis à l'ensemble. On se disait qu'elle aurait été mieux ailleurs.

Il y a quelques années, je l'avais écrit un texte chaotique qui tentait de relier trois univers éloignés dans l'espace, le temps et l'imaginaire. À partir d'une métempsychose de l'architecture qui se fait paysage et inversement, au dedans du dedans, là où finalement se rencontrent les expériences de la vision, les avatars de la sensualité et les lueurs de la mémoire, un être disparaissait avec sa maison dans son dessin. Nous en étions là. Je ne sais pas pourquoi aujourd'hui, les yeux rivés au sol, je cherche à trouver une paréidolie dans le tracé du bassin hydrographique du fleuve Alphée. Il se jette dans la Méditerranée, la traverse sans se perdre pour continuer son cours sur la rive d'en face. En tournant et retournant la carte on pourrait entrevoir le profil de cet être disparu. Mais ce n'est pas net, il manque des choses au paysage de son visage que mes yeux chafouins voudraient faire valider par mon cortex intransigeant. Ou l'inverse. Autant les lever au ciel et rester patient. Surtout pas un plâtre peint qui plafonne pour illuminer la chair de grâces alanguies, non. C'est quand l'horizon s'empli de lueurs flambantes aux lignes tombantes comme un ciel de lit que les images surgissent. Il faut savoir attendre.



Adoré Floupette à propos des Enervés de Jumièges.

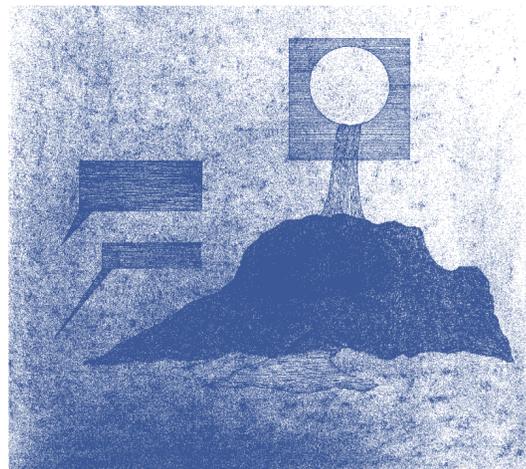


1948. 鳥籠 - 鳥籠と鳥籠
Pittura di Aki Kuroki

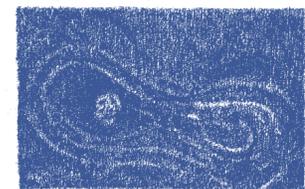
Ah oui! La peinture du ciel? La belle histoire! La refuser, ou s'en satisfaire... Je ne critique pas, je m'interroge. C'est vrai qu'il y a trop de tout, trop de nuages, trop d'anges, trop d'oiseaux. Tiens les anges... d'abord, mais c'est bizarre, qu'il n'y ait pas d'anges je veux dire avec le temps, tout de même, pourquoi pas? Oui je sais les anges nous aident, nous enlèvent, nous bercent, pleins de bonnes intentions qui, en général, finissent mal, et les engins volants passent trop vite ou nous tuent alors qu'on? Restent les oiseaux... Parlons en des oiseaux! Il n'y a que Van Gogh qui aura su les voir, et pour ce à quoi ils servent, nous effrayer! Tu as raison le ciel est trop plein et les peintures du ciel font peur ou fatiguent... Mais si le ciel était vide, alors, honnêtement, le regarderais-tu pour autant? Le peindrais-tu? C'est une question, et tu ne me remercieras pas de te l'avoir posée!... Car je comprends que tu ne veuilles pas répondre, la question est délicate! Si tu me dis oui c'est bien que ce qui te gêne c'est l'encombrement que tes semblables y mettent parce qu'un vide leur ressemblerait trop! Mais si tu me dis non c'est que tu ne supporterais pas non plus un grand vide tout bleu, un néant disponible! Alors quoi? Un ciel si plein ou si vide?...



-MAXI-MINI prints



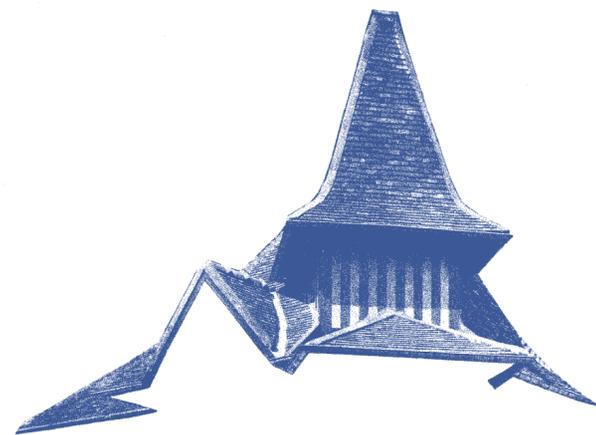
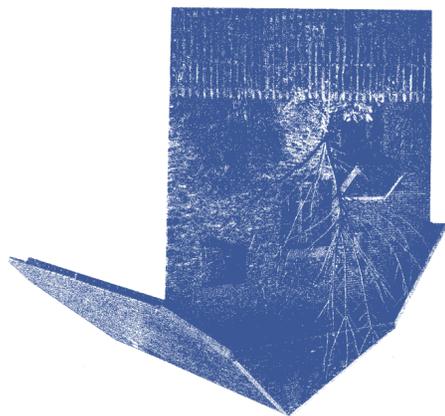
Nous avions rendez-vous à 9h15 précises. Les 15 visiteurs étaient déjà installés dans une salle en préfabriqué, silencieux, prêts à visionner un court documentaire, un film didactique imposant les clefs de lecture d'un monument de peinture pourtant insaisissable : la chapelle des Scrovegni à Padoue. Le générique final débute à peine, que nous apercevons le groupe précédant traverser le sas transparent qui relie l'espace audiovisuel et la chapelle du XI^e siècle. La visite est extrêmement contrainte. Tout juste 15 minutes. Je m'y étais préparé. Afin d'enrichir au maximum cette expérience, j'avais pris la précaution de potasser des ouvrages sur la peinture de Giotto, sur le programme iconographique, et j'avais longuement observé des reproductions de détails. En pénétrant dans l'espace ceint de peinture, me reviennent à l'esprit les diapositives vieilles grâce auxquelles je l'avais découvert par fragments des années plus tôt. Immédiatement, je suis impressionné par la hauteur de la voûte et par l'intensité de son bleu céleste. Mais ce décor était pour moi insaisissable. Les circonstances temporelles anéantissaient mon acuité habituelle. Je ne parvenais pas à retrouver les détails que je connaissais, que j'avais étudiés. Mon regard se perdait sans cesse. J'étais pris dans une bouffée picturale intense mais totalement illisible.



Michaux redécouvrit dans un tiroir des dessins qu'il avait faits au crayon quelques mois auparavant, et qu'il ne reconnut pas : « je fus surpris » écrit-il, « comme à un spectacle jamais vu encore, ou plutôt jamais compris, qui se révélait ». Ce phénomène de la révélation lui était familier, il l'avait recherché plutôt dans l'écriture (Dessins commentés) et après lui, on peut envisager toute tentative de nommer le visible comme une sollicitation pour l'imaginaire. Cette charge imagée de la désignation se retrouve joliment dans les traités scientifiques anciens :

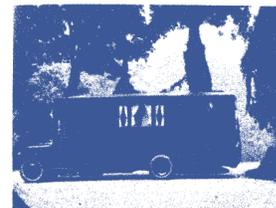
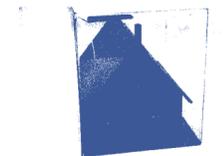
« Le peroxyde de la Voulte est lithoïde, d'un rouge intense, quelquefois mameux et schisteux, très-tachant et doux au toucher » ;
 « L'oxyde de fer pénètre les roches, les empâte, se concrétionne dans les vides, ses géodes cristallines reproduisent les couleurs brillantes des fers olygistes »¹ ;
 « Le fond de la robe des nautes épais est blanchâtre ou jaunâtre, marbré ou flambé circulairement de fauve foncé, de cannelle ou d'orangé brun »².

Il conviendrait d'ajouter à cela le chapitre des vibrations crayonnées de gris et de bleu, qui envahissent doucement les dessins de Frédéric Khodja. D'envisager le dynamisme créé par la confrontation entre cette matière non élaborée et ses formes tissées de réseaux serrés. L'imagination entreverrait alors des ciels si peints qu'elle n'aurait pas besoin de les regarder.



¹ **Géologie appliquée**, ou traité de la recherche et de l'exploitation des minéraux utiles. Amédée Burat - 1846

² **La conchyliologie**, ou histoire naturelle des coquilles de mer, d'eau douce, terrestres et fossiles. Dezallier d'Argenville - 1780



17 The voids.

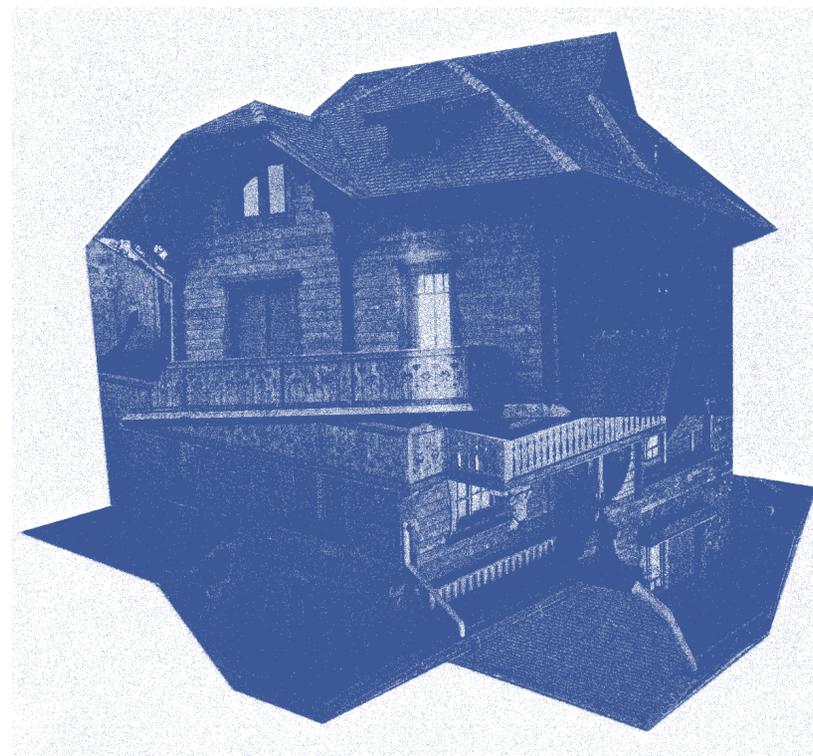
« Le ciel est si peint que je ne le regarde pas », dis-tu. Il y aurait de bonnes raisons à cela. Enfermé dans le cadre du tableau et la géométrie d'Euclide, que peut-il te faire éprouver du cosmos tel qu'il s' imagine aujourd'hui dans les sciences ? Quand il en va de la nature du ciel, la connaissance rentre en conflit avec la perception et l'entendement. Même les sublimes images de Hubble sont trop peintes. Les navigateurs informatiques nous permettant d'évoluer dans l'univers, comme Celestia, sont peut-être plus à même de nous fasciner que les images fixes. Mais cela ne résout pas le problème. Comment voir et figurer la courbure d'un espace-temps devenu dynamique, malléable, actif ? Comment montrer la matière noire dont on ignore tout sauf qu'elle doit exister pour éviter que les centaines de milliards de galaxies, qui se fuient elles-mêmes dans un espace en expansion, ne se désagrègent en étoiles et planètes vagabondes ? Comment signaler les bosons de Higgs au sein du pullulement quantique ? Comment se représenter l'énergie sombre qui remplit uniformément les trois-quarts de l'univers ? Existe-t-elle, d'ailleurs, cette force répulsive supposée supérieure à l'attraction gravitationnelle ? Et parmi tous ces invisibles, comment représenter les trous noirs, ces hypothétiques objets célestes emprisonnant la lumière et n'émettant nul rayonnement ? Les illustrations scientifiques de ces phénomènes, pour certains totalement conceptuels, pourraient servir de guide afin de leur donner forme et place auprès des planètes, des supernovas, des astéroïdes, des comètes, des nébuleuses, des galaxies, des gaz et des poussières interstellaires. Mais le vertige et le frisson que procure l'astronomie provient moins de ce qu'elle nous donne à voir que de ce qu'elle nous invite et nous contraint à penser. De tous les concepts issus des spéculations cosmologiques, l'infini est le plus ancien et l'un des plus redoutables. Il n'est pas sûr que l'univers soit infini, mais cette hypothèse ne peut être exclue. Notre relation à l'infini n'est pas de l'ordre de l'expérience. Et la tentative de la penser comme expérience, comme par exemple lorsque l'on s' imagine la vie humaine se poursuivre sans fin après notre propre mort, excède la pensée en lui révélant sa propre faculté. Ainsi, de même que l'espace est, sans ressemblance, l'imagination s'éprouve au regard de l'infini comme débordant toute image, si peinte soit-elle. D'où le risque de l'angoisse ou de la folie et la possibilité de se détourner du ciel intérieur.



vert le ciel
 verlan
 verjus ensoleillements
 mains verdies
 véranda
 vérascope
 verdoyant
 virage
 virement
 vers
 vigne
 ver
 verre lucide
 vers version
 vers le haut
 vert bouteille
 verticalement

 poussée épiphyte
 des crampons
 que des griffes
 pas de baies pas de fleurs
 en ce moment
 sans échelle
 les feuilles luisantes
 les racines adventives
 je grimpe
 il rampe
 c'est une sorte de lierre
 je grimpe
 je me lève
 j'essaie de voir
 je prends place

 Je m'assois sol obscur sol humide sol oeil



Wanna see
Wanasee
Talking by the Blue

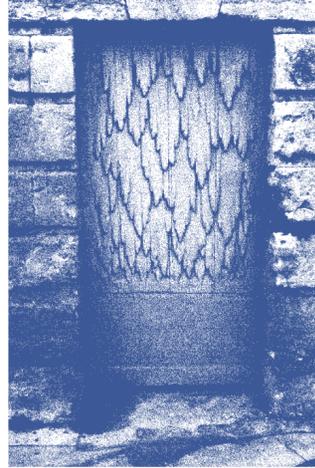
Bleu nuageux > Fils électriques
Plomb azuré > Tungsten light

Lignes navigantes
Ivoire / Papier
Acacia dans sens fibres
Couches sens acacia
Ivoire / Papier
Sapin dans sens fibres
Couches sens sapin
Ivoire / Papier
Hêtre dans sens fibres
Couches en hêtres. Couches en hêtres

Lignes couleurs
Élévation / Voyelles
Ré > Orange
Bleu > Sol

Lignes couleurs
Navigation / Consommes
Si > Violet
Indigo > La

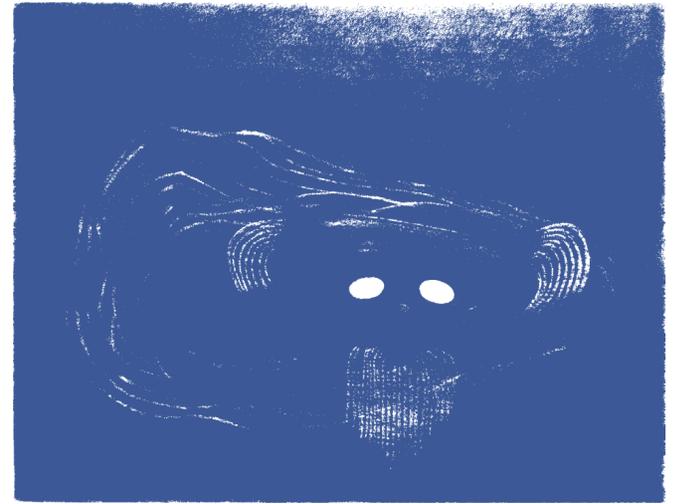
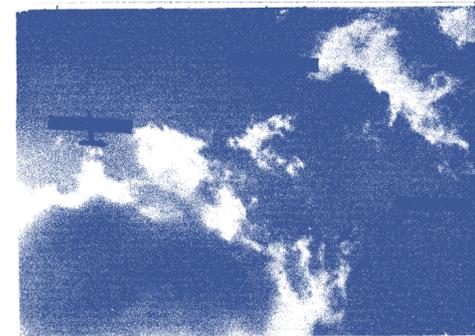
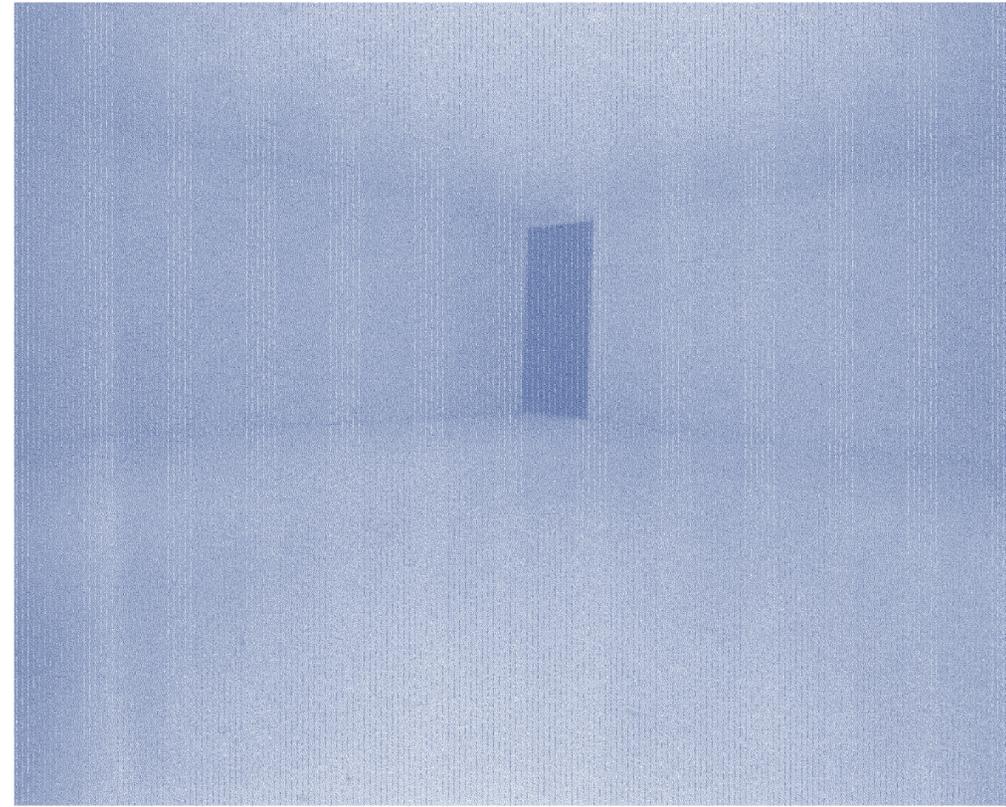
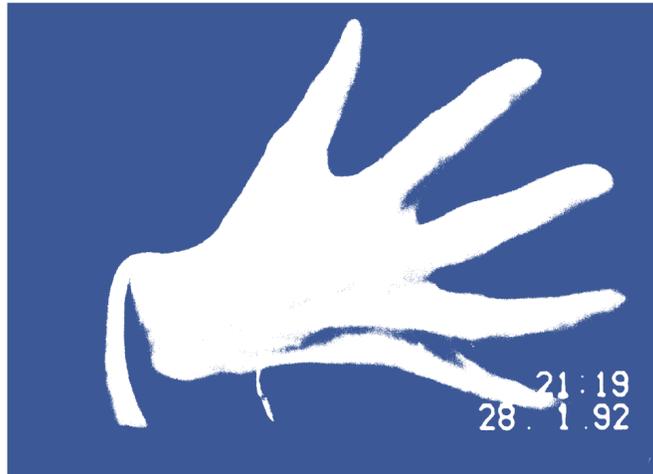
Traces de ciels. Là. Là.Là



Bleu longitudinal / Bleu Cercle
Talking by the Blue
Singing By the B
B to B
Bright bright
Bright Sky
Wanna see Bright

Mais le bleu Roi...
Drapeaux, armées, classiques
Oh vraiment
Oh vraiment fabuleux, fabuleux, fabuleux
Parfois... J'adore
Oh vraiment
Oh vraiment fabuleux, fabuleux, fabuleux
Parfois... J'adore
Say just Bright Sky
Just bright sky
No, no, no, no, no Monumenta, no
Bright sky / No cash / No fabuleux
Bright & Early
Astre de ma naissance
Ciels / Peuples de travailleurs
Tombées du Ciel

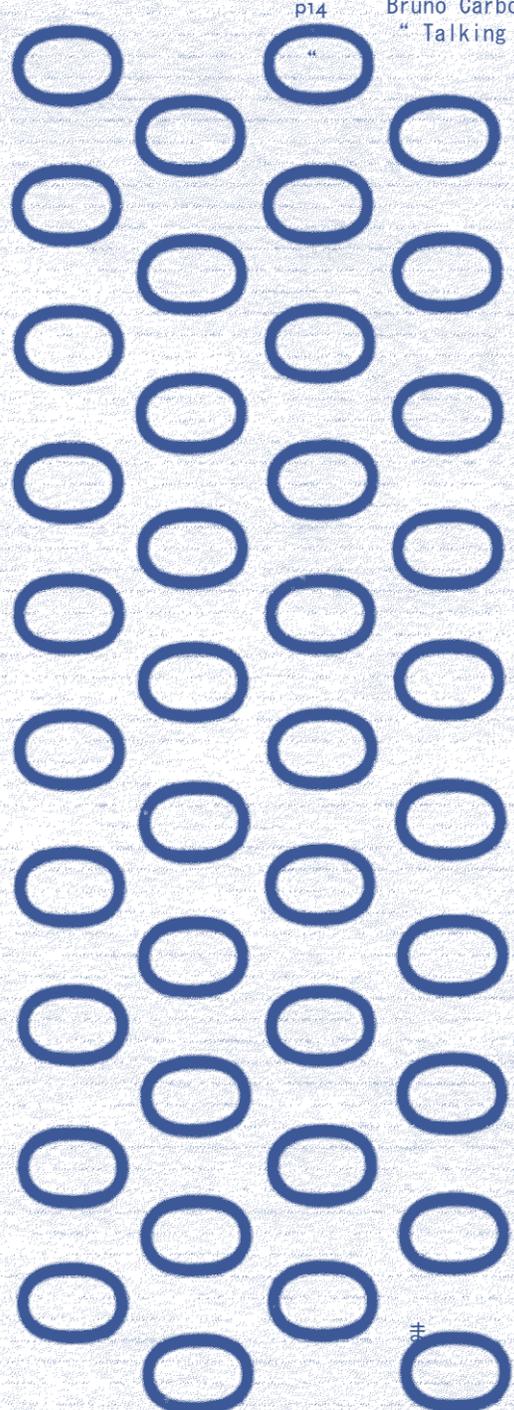
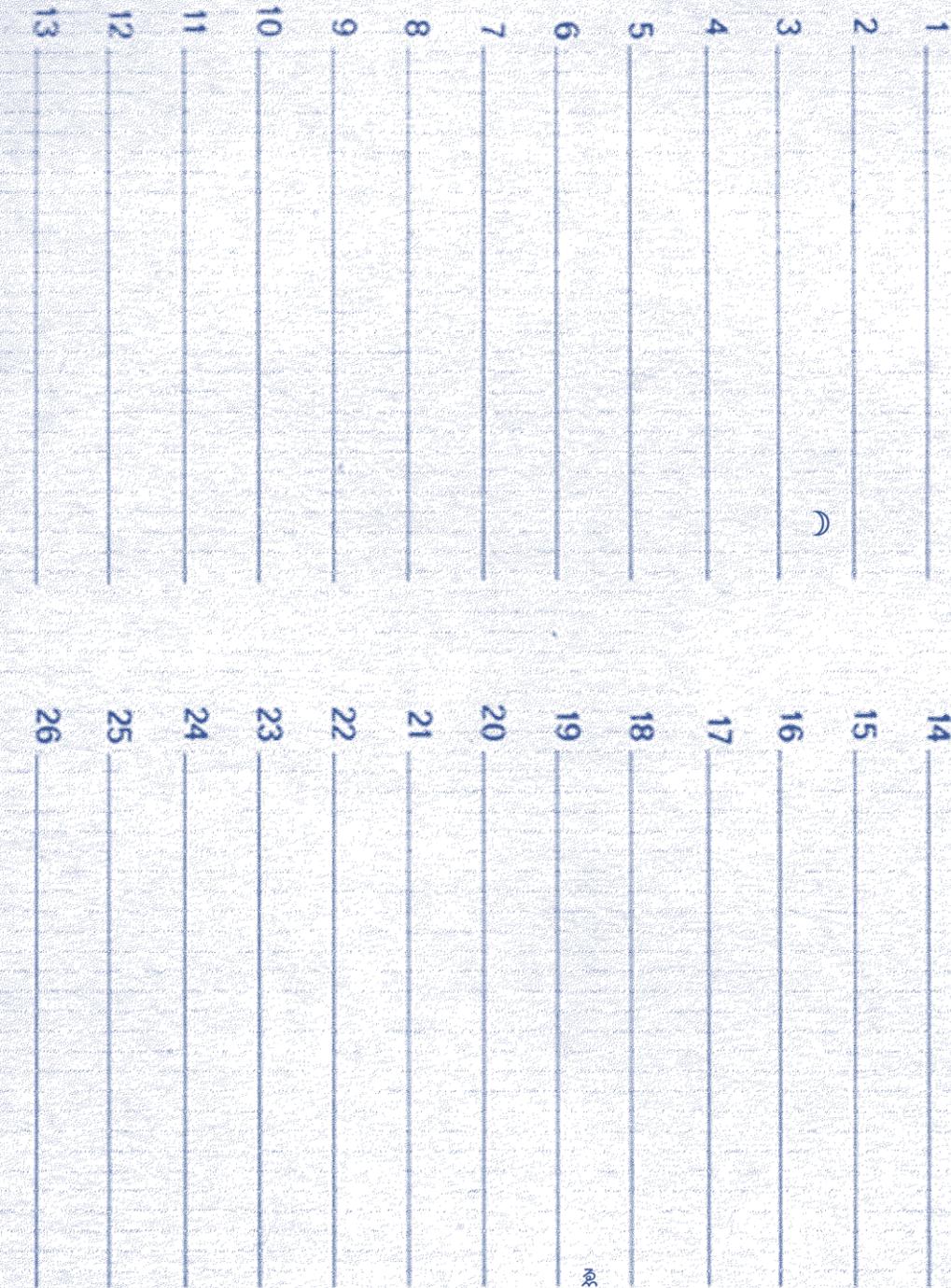
Traces de ciels. Là. Là.Là
Un point... C'est tout.



p3 え Marie-Laure Hurault
 p3 ま Jean-Claude Hauc
 p4 ず Céline Lubac,
 Chanson de la pénombre
 p6 そ Cyrille Noirjean,
 L C E S P Q J N L R P

p6 ま Émilie Dezeuze,
 " Le ciel est si peint
 que je ne le regarde pas "
 p7 え Jacques Serena,
 (qu' elle devienne en vrai)
 p7 ま Philippe Saulle
 p8 そ Daniel Bégard

p9 えま Gwilherm Perthuis
 p10 そ Françoise Lonardoni,
 Ekphrasis
 p11 ずそ Paul Sztulman
 p12 Madeleine Aktpi,
 " Je m' assois "
 p14 Bruno Carbonnet,
 " Talking by the Blue



Aux contributeurs, donateurs, auteurs,
 soutiens du Ciel est si peint que je ne
 le regarde pas :

Annie & Gérard Arav Ammar Khodja •
 Nino Ammar Khodja-Lavanant • Vida
 et Michel Zabraniecki • Christine Vaisse
 et Gérard Roche • Jérôme Séjourné •
 Patrick et Lou Boffa • Manée Pous et
 Les Templiers • Heidi Weiler et Denis
 Cercler • Marie-Lorraine et Jean-Marc
 Satta de Nettancourt • Adà Del Mafféo
 et Robert Barruel • Michel Descours
 • Joséphine Matamoros • Ariane Réquin
 • Frédéric Sève • Nicolas Thevenot
 • Jamil Akouchi • Joséphine Balivet
 • Jade Gonod • Joséphine David de
 Bazelaire • Documents d'artistes
 Rhône-Alpes • Michel Barjol •
 Galerie Martagon • Thierry Bounan •
 Igor Keltchwesky • Xavier Pettegola •
 Madeleine Aktpi • Jacques Serena • Gwilherm
 Perthuis • Emilie Dezeuze • Philippe
 Saulle • Françoise Lonardoni • Paul
 Sztulman • Jean-Claude Hauc • Céline
 Lubac • Daniel Bégard • Marie-Laure
 Hurault • Bruno Carbonnet • Cyrille
 Noirjean • Christophe Bevilacqua •
 Courreau • Collioure • Aline Autin-
 Grenier • Félicité Landrison • Juliette
 Pioard • Françoise Besson et Thierry
 Gabet
 et
 Catherine Barruel

Année

REMERCIEMENTS

Galerie Françoise Besson
 10, rue de Crimée
 69001 Lyon
 Métro C Croix-Rouse
 galeriefrancoisebesson@gmail.com
 www.francoisebesson.com

06 07 37 45 32
 04 78 30 54 75

Ouverture du mercredi au samedi
 De 14h30 à 19h
 et tous les jours sur RDV

imprimé par Rapid Copy à Lyon 4e mai deux mille quatorze 5€
 ISBN 9 78-2-9540150-5-7
 EAN 9 78 2 95 4 0 15 0 5 7